

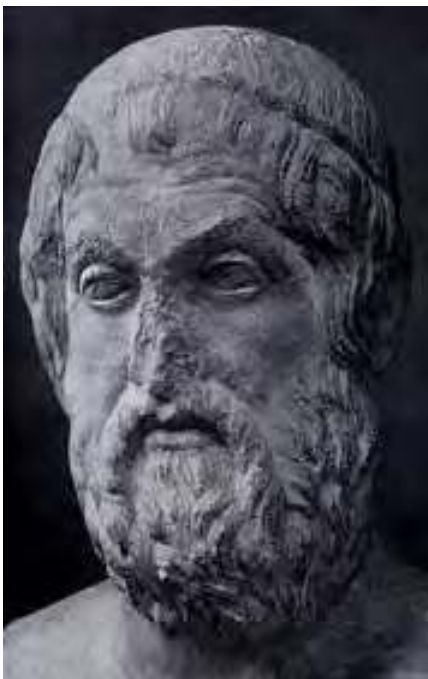


NOUVELLES DU PRÉAU ... PAR M L'ABBÉ CHRISTOPHE CALLIER

Après avoir examiné le jugement des papes sur le legs intellectuel de l'Antiquité païenne, vient en complément les acquis dans le domaine moral. Le bilan s'avère encore plus réservé.

Les acquis romains

Les Souverains Pontifes soulignent « les vertus domestiques et sociales qui ont fait la grandeur de la Ville éternelle » en particulier « chez les anciennes matrones romaines dont la dignité, cette vertu, fut respectée et honorée au sein de la civi-



Sophocle

lisation païenne » (Pie XII).

Ce développement des vertus naturelles se signala en particulier dans le patriciat romain, ces anciennes familles romaines. Ces dernières « apparurent comme des intelligences et des volontés, facteurs essentiels de la puissance et de la grandeur romaines aux époques les plus glorieuses de la République et de l'Empire quand les Césars dans leurs ordres ne remplaçaient pas la raison par le caprice ». Ces hommes rudes brillaient par leur sens du bien commun, « identifiant leurs propres intérêts avec ceux de la nation, poursuivant leurs vastes et audacieux desseins avec une constance, une persévérance, une sagesse et une énergie qui jamais ne se démentaient » (Pie XII). Le sens de la primauté du bien de la cité a rarement atteint un tel degré chez les païens.

Même pour ce monde qui ne connaît pas la Révélation, il existe cependant une réalité qui transcende l'homme, malgré le paganisme. « A l'antiquité classique les tragédies d'Eschyle, d'Euripide, celles surtout de Sophocle, portent le cachet d'un esprit religieux, transparaisant à travers les superstitions du paganisme » (Pie XII). Cet état, cette sorte de « piété naturelle » est bien moins déplorable et absurde que l'athéisme moderne.

Les ombres du tableau



Les Papes n'oublent pas pour autant les défauts profonds qui entachent cette période. Déjà, saint Pierre dénonçait la corruption régnant à Rome : « Il écrit de Rome, et, quoi qu'en puissent dire les hérétiques, il la qualifie du nom de Babylone (...) à cause des grands désordres et de la confusion qui se montraient et que l'on rencontrait dans les rues, dans les maisons, dans les temples des faux dieux, partout en un mot » (Pie IX).

Pie XII souligne en particulier « l'idolâtrie, la haine du prochain, la corruption et la violence des mœurs » qui souillaient le monde païen. Il y eut bien des empereurs « qui n'avaient rien de plus à cœur que d'étouffer par la violence et par les supplices la religion naissante du Christ » (Léon XIII).

Pie XI résume la pensée de l'Evêque d'Hippone : « saint Augustin marque d'un signe de honte ou plutôt d'un stigmate de feu le paganisme des Grecs et des Romains, dont la religion semble faire languir de regret, même de nos jours, quelques auteurs légers et dissolus qui lui trouvaient une beauté, une convenance et une douceur supérieures. Mais lui, qui connaissait si bien la misérable vie que menaient ses contemporains oublieux de Dieu, rappelle, parfois en phrases

mordantes et d'autres fois en termes indignés, tout ce qui s'est infiltré de violence, de méchanceté, de cruauté, de luxure, dans les mœurs des hommes par l'action des démons et grâce au culte des faux dieux. » Il suffit de relire les récits des martyres qui se sont multipliés pendant trois siècles pour constater certains aspects abominables des mœurs païennes. Quelle logique justifie ces tortures invraisemblables contre des accusés qui ont reconnu les faits dont ils sont accusés ? Pourquoi s'en prendre avec barbarie aux femmes et aux enfants ?

La description de cette période est contrastée : « Si Augustin loue les anciens Romains d'avoir méprisé leurs intérêts privés pour le bien commun, c'est-à-dire pour la République et son trésor, d'avoir résisté à l'avarice, veillé librement au salut de la patrie, de n'avoir pas commis de crimes selon leurs lois et de ne s'être pas livrés aux passions, de s'être aidés de tous ces moyens comme de la vraie manière d'obtenir honneurs, empire et gloire, et par là d'avoir reçu les honneurs de presque toutes les nations et imposé leurs lois à beaucoup de peuples, cependant, ajoute-t-il peu après, pour tant et tant de fatigues, qu'ont-ils donc obtenu, sinon ce faste inutile et vain de l'ostentation humaine qui constitue toute la récompense de tant d'hommes que consume la cupidité et qui pour elle entreprirent des guerres acharnées » (Pie XI). L'orgueil et la cupidité ont été bien souvent les motifs profonds des efforts de ces païens.

La force romaine ?

La force exaltée et mise en pratique avec constance dans l'Empire fait l'admiration de beaucoup. Et pourtant, il y eut le revers de la médaille... Cette force n'était pas tempérée par les affections, la miséricorde que seul le christianisme sut apporter. « Et pourtant, lorsque votre regard passe de ces familles païennes aux familles pleinement, grandement, splendidement chré-

tiennes que vous connaissez tous, votre instinct vous avertit qu'il manque quelque chose aux premières. Il leur manque quelque chose de plus fort encore que l'antique force des Quirites, quelque chose de plus intimement fort, et en même temps de plus chaud, de plus pénétrant, quelque chose de meilleur et de plus profondément humain.

Cette défectuosité ne consisterait-elle pas, irrémédiable misère des sociétés païennes, dans l'impuissance à rester énergique et fort tout en conservant un vrai cœur humain, un cœur capable d'affection sincère et pure, et accessible à la pitié ? Regardez ces vieilles familles romaines dont nous venons d'évoquer les austères qualités. Le jour où elles prirent contact avec les délicatesses et le raffinement de la civilisation grecque et orientale, la passion des perles, des pierres précieuses et de l'or les saisit ; la discipline se relâchant peu à peu, elles se précipitèrent en grand nombre dans ces désordres dont saint Paul fut le témoin indigné (cf. Rom., I, 24 et ss.). La rigidité des mœurs ne fit point place à la véritable affection – *sans affection, sans miséricorde*, écrit l'Apôtre pour qualifier le monde païen de son époque - tout au contraire on vit se déchaîner les passions les plus basses. » Certes, « le grand empereur Auguste, justement préoccupé du bien public, tenta vainement d'y mettre un frein par ses lois (...) afin de rendre à la famille sa force et sa cohésion : seule la foi dans le Christ Jésus devait y réussir » (Pie XII). Il y a un équilibre harmonieux du tempérament que seules les vertus surnaturelles permettent d'obtenir.

La chasteté chez les païens

L'estime pour la chasteté est bien moindre dans le monde païen antique : « le paganisme crut avoir beaucoup fait en créant une réunion de quelques vierges, lorsque nous, nous avons vu et nous voyons dans notre sainte religion une immense multitude de vierges répandues dans le monde entier. » De plus, « ces

Vestales étaient honorées par ceux qui gouvernaient alors, et enrichies de rares privilèges en considération de leur qualité de vierges ». (Pie IX). De plus, « si les païens de l'antiquité demandaient aux vestales un tel genre de vie, ils ne l'imposaient que pour un certain temps » (Pie XII).

Des limites explicables

L'histoire de l'Empire Romain est parfaitement conforme à ce que nous enseigne l'Eglise. Depuis le pé-



Génie Militaire

ché originel, les hommes ne peuvent pas pratiquer toutes les vertus naturelles de façon stable. Certes, la primauté donnée au bien commun (justice légale), l'esprit d'obéissance et une relative tempérance ont pu parfois briller. Mais, de nombreuses vertus manquent et les vertus naturelles présentes n'ont souvent servi que l'orgueil humain. Apparaît ainsi le mensonge de ceux qui prétendent restaurer la société sans le Christ-Roi, de ceux qui exaltent l'Antiquité païenne, voire accusent l'Eglise d'avoir conduit à sa perdition.

C'est la foi qui sera le ferment de la restauration de la vertu dans la Cité Antique : « Il n'est donc pas étonnant que la foi ait pu radicalement transformer et améliorer les mœurs de celui qui s'en approchait ; aussi, Origène, au III^e siècle, pouvait-il dire aux ennemis du christianisme que ceux qui, dans l'Eglise, étaient moins estimés en comparaison des autres, apparaissaient cependant toujours meilleurs que les païens. » (Pie XII)

Le mois prochain, nous approfondirons le tableau de la vie sociale que nous peignent les Papes.